

Nos vagabonds passèrent l'hiver dans les plaines ensoleillées du Languedoc et de la Gascogne. A la fonte des neiges, ils commencèrent à gravir les premières cimes pyrénéennes. A Ustou, Jean Pizon, comme il se l'était promis, prit congé de ses compagnons...

...A Ustou, le jeune pâtre n'eut aucune peine à découvrir ce qu'il désirait: un ourson pyrénéen, âgé de deux ans à peine. Il le paya trente-six écus avec la chaîne et la muselière.

Après cette emplette, notre héros se vit sans un traître sou. Peu lui importait. Il commença immédiatement son tour de France et refit en sens inverse le voyage qu'il venait de faire avec Yorick. Au printemps suivant, il reprit le chemin de Saint-Chély, où il fut accueilli comme l'enfant prodigue, lui et son "canari".

Henry THÉTARD.

Adolphe Retté



DOLPHE Retté est mort à Beaune, le 8 décembre 1930. C'est peut-être l'occasion d'étudier brièvement, mais dans son ensemble, cette vie d'écrivain et d'apôtre, une vie extraordinairement troublée, douloureuse et féconde, et dont on ne connaît en général que les grandes lignes. Car Retté ne faisait pas de bruit autour de son nom; et à part quelques rares amis, ceux-là mêmes au milieu desquels il vivait ne le connaissaient guère.

Il était né à Paris le 25 juillet 1863, mais "élevé sans la foi, victime de discordes familiales, il fut, dès l'âge de douze ans, à peu près abandonné à lui-même": ainsi s'exprime-t-il dans le préambule de son livre *Du diable à Dieu*, qui est, on le sait, le poignant, sincère et quelquefois brutal récit de sa conversion.

Il ne donne nulle part beaucoup de détails sur son enfance ni sur sa première jeunesse. Il passa un certain nombre d'années en Belgique, chez son grand-père, M. Borguet, recteur de l'Université de Liège. Puis on l'envoya au collège de Montbéliard, où, raconte-t-il encore, sous des maîtres protestants, "il suivit les pratiques de l'hérésie dite: Confession d'Augsbourg. Mais il n'en fut pas influencé. Il n'en garda qu'une croyance assez vague et assez confuse à l'existence de Dieu et beaucoup d'éloignement pour une doctrine où il n'avait trouvé que sécheresse et prédominance rigide du règne de la loi sur le règne de la grâce".

On notera cette croyance, née en lui très tôt (il avait d'ailleurs été baptisé), en l'existence de Dieu, croyance qui le suivit à son propre insu tout le long des années perdues, étouffée, comprimée sous les mauvaises passions, cachée au fond de son cœur, mais vivace, et que le choc des événements, parachevant le travail secret de l'intelli-

gence, devait ressusciter un jour: on peut dire, en effet, que le rôle de l'intelligence fut considérable dans son évolution, car il était de ceux qui ne bornent pas à sentir, qui cherchent à comprendre, et qui, par cela même, sont bien obligés d'admettre une fois ou l'autre que rien ici-bas n'est explicable sans Dieu.

Ce fut au régiment qu'il commença de se corrompre. A peine libéré, il revint à Paris où il se mêla au monde littéraire, au monde des jeunes, d'une petite minorité de jeunes gens qui prétendaient renouveler la littérature en général et la poésie en particulier, comme les minorités de jeunes ont fait de tout temps. M. Tancred de Visan, dans un bel article du *Mercur de France*, a croqué d'une plume experte le Retté de cette époque-là (1890):

Il est rude et jovial; un solide lutteur qui aime à gouailler. Un large front plissé à la Bismarck, une moustache indisciplinée; un visage extrêmement mobile et qui passe sans transition de la fureur au rire; un lorgnon en vadrouille, assujetti à chaque minute par son dangereux possesseur, mais que les mille mouvements désordonnés d'un corps sans repos dérangent sans cesse; des yeux gris posés avec insistance sur l'interlocuteur; des gestes brusques sans harmonie; de grosses mains maladroites; l'éternel petit chapeau mou alternant avec la casquette du voyageur; une voix grave un peu grailonneuse, et toujours ce ricanement lourd et bon enfant de l'athlète qui s'amuse extraordinairement à s'écouter parler,— voilà Retté.

Charles Le Goffic l'appelait "l'enfant terrible du symbolisme". Terrible, peut-être; enfant, c'est moins sûr. Il était plus profondément, plus intimement poète que la plupart de ces pseudo-poètes au milieu desquels il se dispersait. Il était surtout plus franc. Ce contraste qui marque sa vie entière et par quoi il séduit en même temps qu'il effraye un peu, était déjà en lui. Et l'on peut voir dans cette franchise — franchise avec lui-même, franchise avec les autres — l'origine de ses passages successifs à travers différentes écoles et différents foyers intellectuels ou sociaux. Il croyait toujours découvrir ailleurs ce qui lui manquait; mais il ne savait pas encore ce qui lui manquait...

Tandis qu'il se fourvoyait dans le radicalisme, le socialisme, l'anarchisme, luttant avec une espèce de rage contre tout ce qui était sain, raisonnable et calme, il écrivait des vers dont quelques-uns resteront, dont la plupart, au contraire, datent terriblement. Il avait un sens poétique très aigu, le culte de la beauté et spécialement le culte de la nature, mais, entraîné par une étrange contagion, il s'exprimait trop souvent avec des mots rares, des phrases biscornues, en un style artificiel et tarabiscoté. Et ses proses étaient abominables, farcies de grossièretés, ne reculant pas devant les blasphèmes. Je ne citerai rien, pas mêmes des titres. Sauf un volume de poèmes où il célébrait la cam-